

# A PROPOS DE PRISONS

## OU L'ON MET LES PRISONNIERS POLITIQUES

*Suite et fin.*

— Quelque sympathie que je puisse avoir pour vous, me dit-il, et, au fond de moi-même cette sympathie est très profonde, je ne puis vous traiter que comme un prisonnier ordinaire, soumis aux règlements ordinaires. J'espère, toutefois, que vous vous y conformerez et que vous ne m'imposerez pas la pénible nécessité de vous plier à la discipline.

— Monsieur, lui dis-je, je crois comprendre la situation dans laquelle je suis placé, et je ferai de mon mieux pour me plier aux règlements.

“ Je me suis souvent demandé depuis ce qu'il pouvait bien entendre par les moyens de me plier à la discipline. Cela signifiait, je pense, le tread-mill, le cachot, le pain et l'eau, etc.

“ A midi, la porte de la cellule se rouvrit, et l'on me tendit un petit pot de fer blanc, avec la ration habituelle de pain. Au fond du pot apparaissait une sorte de mixture gluante. Je me reportai au tableau des repas, et je vis que c'était du pudding à la graisse. J'en goûtai une bouchée et y renonçai de suite. Bien des heures se passèrent, et l'on me demanda si je désirais voir un monsieur du nom de Waugh. J'y consenti avec empressement. Après avoir suivi pendant quelque temps de grands corridors nus, je fus enfermé entre deux larges portes grillées et me trouvai en présence de mon visiteur. Nous nous assimes aux bouts opposés d'une longue table, car il ne nous était pas permis de nous serrer la main. M. Waugh voulait me remettre un livre qu'il m'avait apporté, mais cela lui fut interdit. Rien ne doit parvenir au prisonnier du monde extérieur.

“ Je fus conduit en pavillon B et placé dans la cellule No 8, au troisième étage. J'avais une nouvelle étiquette, B 518, et l'on me cousit un numéro de cuivre de l'autre côté de ma veste. Cette fois, ma cellule était bien chauffée à 65 degrés et le bien-être qui résultait de ce change-

ment me fit un plaisir immense. Il fut, il est vrai, bientôt tempéré par la nouvelle que je n'aurais pas de matelas. Les prisonniers criminels doivent dormir sur la planche nue. Je me rappelai toutefois la recette de mon ami William O'Brien et je repris courage. La voici : en dormant sur la planche nue, vous vous apercevrez bien vite que le poids du corps repose entièrement sur vos épaules et sur vos hanches. Roulez alors votre veste sur vos épaules, votre culotte sur vos hanches et, si vous vous n'avez pas d'étoüpes, mettez votre gilet dans votre chapeau pour faire un oreiller. Vous pourrez ainsi dormir sans être réveillé à minuit par d'affreuses douleurs dans les os.

“ Je passai deux jours dans ma cellule B 218; cela me changeait du froid dans ma cellule R 217. Le brouillard s'était atténué et j'y voyais assez pour lire : enfin, j'avais le luxe d'avoir quelque chose à faire. Dès le matin, je balayai le plancher de mon cœur et je lavai la table et l'esca-beau ; puis je me mis à dévider mon étoupe. Il me fallait en éplucher de dix onces à une livre. C'est une opération singulièrement favorable à la méditation, mais, au commencement, bien douloureuse pour les ongles,

— A propos, comment les prisonniers se coupent-ils les ongles ? demandais-je un jour à un gardien.

— Ils se les mangent ! me répliqua-t-il laconiquement.

“ Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cela paraît étrange de n'avoir ni couteau, ni ciseaux, ni plume, ni crayon, ni poches, bien que vous n'ayez pas besoin de poches, puisque vous n'avez rien à mettre dedans. Mais ceux qui raisonnent ainsi oublient que les prisonniers ont des mains.

“ Je trouvai dans ma salière, en la nettoyant une petite note qu'y avait déposée le précédent habitant de ma cellule : combien j'enviai son crayon !

Dans la cellule no 7 était un homme qui passait son temps à chanter des hymnes ; il avait une assez belle voix. De l'autre côté, un jeune homme qui avait attrappé dix-huit mois pour avoir essayé de passer une pièce fausse. Il était,